

Tahsin YÜCEL

Université d'Istanbul

LE PROJET SEMIOTIQUE OU LA NARRATIVE GENERALISEE

I. PREAMBULE

La sémiotique n'est pas une philosophie: c'est toujours à contre-cœur et dans le seul but d'arriver à un «faire scientifique» qu'elle se hasarde parfois «dans les domaines qui sont traditionnellement ceux du philosophe»¹. Elle n'est pas non plus une science accomplie, l'organisation d'un savoir déjà acquis: Algirdas Julien Greimas ne cesse de répéter qu'elle est tout simplement un «projet scientifique» ou, ce qui revient au même, une «discipline à vocation scientifique». Il n'empêche que l'audience internationale dont elle jouit et nombre de linguistes, de littéraires, de sociologues, de philosophes, de théologiens et d'architectes qu'on a vus s'ériger en sémioticiens de 1966 (l'année de publication de *Sémantique structurale*, ouvrage fondateur) à 1985 (l'année de publication des *Exigences et perspectives de la sémiotique*, ouvrage de consécration du maître sinon de la discipline) sont là pour nous prouver que la sémiotique occupe une place marquante dans la pensée française ainsi que dans la pensée internationale de nos jours. On peut y voir un simple fait de circonstances et avancer que, fondée en grande partie sur les apports des grands structuralistes français tels que Claude Lévi-Strauss, Georges Dumézil, Emile Benveniste et Roland Barthes, elle s'est trouvée bon gré mal gré au centre de bien des discussions scientifiques, philosophiques et idéologiques; on peut également

1 A.J. Greimas, *Du Sens I*, Seuil, 1970, p. 11.

avancer que, prenant le relai de la linguistique saussurienne, la «science-pilote» des années 50, elle a été souvent «investie d'un pouvoir quasi transcendant qui la rend capable de prodiguer ses conseils et avis sur l'ensemble des problèmes relevant du savoir humaniste»². Mais l'attitude la plus équitable serait de rattacher ce rayonnement à l'efficacité de son outillage théorique et méthodologique d'une part et, d'autre part, à la nature de son objet: le problème du «sens», problème qui se trouve au centre des préoccupations de toute philosophie.

II. L'OBJET DE LA SEMIOTIQUE

Aspirant à répondre aux vœux de Saussure, la sémiotique a d'abord voulu être, sous la désignation de «sémiologie», l'étude générale des systèmes de signes, mais, outre que la «sémiologie» d'un Prieto ou d'un Mounin se limite à l'analyse de quelques codes artificiels comme le code routier, leur insistance à limiter l'analyse à la seule instance intentionnelle d'une part et la conception saussurienne de «sémiologie» d'autre part semblent restreindre le cadre de la recherche sémiotique conçue par Greimas: «Faire le lit, il est vrai, n'est pas communiquer, mais opérer. Toutefois, même en effectuant de pures opérations pratiques, l'homme trahit son statut culturel et, par là même, signifie, ne serait-ce que son appartenance à un groupe social»³, et, même en admettant que le signe à étudier puisse être aussi bien non intentionnel, le concept de «système» exclut le «procès sémiotique, et, du coup, les pratiques signifiantes les plus diverses»⁴.

C'est dire que la sémiotique greimassienne, «issue du double héritage de la linguistique structurale et de l'étude du folklore et des mythologies»⁵, a vocation à s'intéresser à tout ce qui a trait à la signification. Le sémioticien a donc devant lui «deux vastes en-

2 A.J. Greimas, *Sémiotique et sciences sociales*, Seuil, 1976, p. 161.

3 *Ibid.*, pp. 175, 176.

4 A.J. Greimas, J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, 1979, p. 336.

5 A.J. Greimas, E. Landowski, *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Hachette, 1979, p. 5.

sembles signifiants» : les langues naturelles et les contextes extralinguistiques, c'est-à-dire le «monde naturel» en tant qu'il est «informé par la culture»⁶. Néanmoins, de tels ensembles impliquant l'exploration de l'«univers sémantique dans sa totalité», tâche pratiquement impossible, on introduit le «concept opératoire de *micro-univers*» pour se découper en quelque sorte des tranches de «corpus» à décrire⁷ et l'on assiste depuis vingt ans à l'élaboration d'un grand nombre de sémiotiques particulières telles que la sémiotique littéraire, la sémiotique plastique, la sémiotique topologique, la sémiotique du théâtre, la sémiotique de la publicité, etc.

Mais point n'est besoin de préciser que, même dans ces limites, ce n'est jamais le «fait brut», le «réel» ou le «vécu» que vise le sémioticien : fidèle à ses origines linguistiques et conditionné par son objet : la *signification*, qui est la forme «articulée» du *sens*, il s'attache à y cerner les relations ou les fonctions. Ainsi, dans la sémiotique plastique, «la couleur ou la forme ne sont pas visées en elles-mêmes, mais pour les fonctions qu'elles exercent, par exemple les espaces qu'elles délimitent et les unités qualitatives qu'elles constituent»⁸. D'un autre côté, se donnant pour tâche l'analyse du contenu et ayant affaire à des unités plus grandes, le sémioticien s'écarte doublement de la linguistique pour travailler sur des unités transphrastiques et pour abandonner le *plan de la manifestation* au profit du *plan du contenu*. C'est de cette façon qu'il croit assurer les «limites de son domaine (formel et non substantiel) et la spécificité de sa méthode (qualitative et non quantitative)»⁹.

III. LE PARCOURS GENERATIF

Se voulant une *théorie de la signification*, avec le souci premier d'«explicitier, sous forme d'une construction conceptuelle, les conditions de la saisie et de la production du sens»¹⁰, la sémiotique

6 A.J. Greimas, J. Courtés, *Op. cité*, p. 340.

7 *Ibid.*, p. 229.

8 J.-C. Coquet, *Sémiotique, L'École de Paris*, Hachette, 1982, p. 42.

9 *Ibid.*, p. 42.

10 A.J. Greimas, J. Courtés, *Op. cité*, p. 345.

greimassienne a élaboré ce qu'elle appelle le *parcours génératif* qui est pour elle «une construction idéale, indépendante des (et antérieure aux) langues naturelles ou des mondes naturels»¹¹ et qui est constitué de «trois champs problématiques autonomes» considérés comme des «lieux d'articulation de la signification»¹² :

- *les structures sémio-narratives* qui constituent le niveau le plus profond, donc le plus abstrait de la signification;
- *les structures discursives*, «chargées de reprendre à leur compte les structures sémiotiques de surface» et de les «mettre en discours» en les faisant passer par l'instance de l'énonciation»¹³;
- *les structures textuelles* qui, situées sur le plan de la manifestation, «ne saurait constituer un lieu satisfaisant d'analyse» en ce qui concerne la signification¹⁴.

On sait que la sémiotique greimassienne, jugeant qu'une description satisfaisante des structures discursives est «une tâche qui dépasse largement ses possibilités» et que l'*énonciation énoncée* «n'est que le simulacre imitant, à l'intérieur du discours, le faire *énonciatif*», a longtemps condensé ses efforts sur les seules structures sémio-narratives¹⁵. On sait d'autre part que les recherches réalisées sur ce plan se sont développées dans deux domaines principaux : l'*analyse du contenu* consistant en la constitution des univers sémantiques et l'*analyse des fonctions narratives* rendant compte des articulations des récits folkloriques et littéraires. Mais l'ouvrage exemplaire de Greimas, *Maupassant, La sémiotique du texte: exercices pratiques*, publié en 1976, finit par unir les deux domaines et, désormais, on voit les structures narratives prendre le pas sur les autres et se les annexer en quelque sorte. La sémiotique aboutit de la sorte à ce qu'elle appelle la *narrativité généralisée* qui, «libérée de son sens restrictif qui la liait aux formes figuratives des

11 *Ibid.*, p. 160.

12 *Ibid.*, p. 159.

13 *Ibid.*, p. 160.

14 J. Courtés, *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Hachette, 1976, p. 39.

15 A.J. Greimas, J. Courtés, *Op. cité*, pp. 107-128.

récits», s'impose «comme le principe organisateur de tout discours verbal ou non verbal et qui «aide à articuler et à interpréter différents types d'activités aussi bien cognitives que pragmatiques»¹⁶. Les exemples sont là pour le confirmer: l'étude de nombre de discours spécifiques tels que les discours religieux, juridiques, politiques, scientifiques, l'étude, longtemps négligée, du procès de la *discursivisation* (actorialisation, temporalisation, spatialisation) et même celle des lexèmes isolés tels que le «défi» ou la «colère» se font en termes, dynamiques, de la narrativité.

IV. LA NARRATIVITE GENERALISEE

Le point de départ des études narratives, c'est, comme on le sait, la *Morphologie du conte* de Vladimir Propp qui, en définissant le conte populaire russe comme un récit à sept personnages constitué par la succession de trente et une fonctions, a eu le mérite d'«affirmer, face à la constance de la forme, la variabilité du contenu»¹⁷. Le modèle laisse pourtant à désirer et Greimas, dès sa *Sémantique structurale*, en entreprend le perfectionnement: les sept personnages de Propp se trouvent réduits à quatre *actants* (le *sujet* et l'*objet*, le *destinateur* et le *destinataire*) et ses fonctions prennent la forme d'*énoncés* simples où elles sont interprétées comme des relations qui s'établissent entre les actants: *énoncés d'état* quand ils sont définis par une «relation entre le sujet et l'objet», *énoncés de faire* quand le sujet «opère des transformations qui se situent entre les états». Or, les états et les transformations consistant tout simplement en la *jonction* (*conjonction* ou *disjonction*) du sujet avec l'objet, le sujet «se définit essentiellement et seulement par sa relation avec l'objet», et inversement¹⁸.

Doté de la sorte d'un statut suffisamment général et abstrait «qui ne soit ni ontologique ni psychologique» d'autant plus que les «rôles actantiels» peuvent être pris pris en charge aussi bien par des «acteurs» différents que par un même «acteur» (un savant qui hésite

16 *Ibid*, pp. 245-250.

17 J.-C. Coquet, *Op. cité*, p. 35.

18 A.J. Breimas, «Les acquis et les projets», in J. Courtés, *Op. cité*, 1976, pp. 13-20.

entre deux solutions, c'est la cohabitation de deux sujets: le sujet et l'anti-sujet), le sujet accomplit une suite de programmes qui s'articulent «comme un récit complexe ou de moins double», car, tout effort de conjonction avec l'objet (de *valeur*) présupposant l'existence d'un obstacle, le récit «contient en même temps -de manière semi-occulte il est vrai- une autre histoire, celle de l'anti-sujet»¹⁹: il s'agit donc de deux récits corrélés «mettant face à face deux sujet déroulant, chacun à sa manière, deux parcours distincts et opposés»²⁰ qui, inévitablement, finissent par se rejoindre et donnent lieu à une *confrontation*, de nature *polémique* ou *transactionnelle*. C'est là l'articulation du *schéma narratif canonique* originellement suggéré par l'itération, dans l'oeuvre de Propp, de trois épreuves essentielles: *l'épreuve qualifiante*, *l'épreuve décisive* et *l'épreuve glorifiante*, mettant au jour «un cadre formel où vient s'inscrire le 'sens de la vie' avec ses trois instances essentielles: la qualification du sujet, qui l'introduit dans la vie; sa 'réalisation' par quelque chose qu'il 'fait'; enfin, la sanction -à la fois rétribution et reconnaissance- qui seule garantit le sens de ses actes et l'instaure comme sujet selon l'être»²¹.

Si ce modèle constitue ce qu'on appelle une *sémiotique de l'action*, le dernier couple d'actants dont on n'a rien dit jusqu'ici: *Destinateur / Destinataire*, permet d'y adjoindre une *sémiotique de la manipulation* et une *sémiotique de la sanction*, puisque le Destinateur est celui qui communique au Destinataire-sujet «non seulement les éléments de la *compétence* modale, mais aussi l'ensemble des valeurs en jeu; c'est aussi celui à qui est communiqué le résultat de la *performance* du Destinataire-sujet, qu'il lui revient de sanctionner»²². Ainsi défini, le Destinateur se présente comme un actant dont l'activité (*cognitive*) consiste en un *faire-faire* exercé sur le Destinataire sujet qui, lui, déploie une activité (*pragmatique*) consistant en un *faire-être* largement modalisé sous l'action du premier.

Mais cette relation qui s'établit entre le sujet et son Destinateur (les deux peuvent se confondre en un seul acteur) nous conduit

19 *Ibid.*, p. 11.

20 A.J. Greimas, *Du Sens II*, Seuil, 1983, p. 9.

21 A.J. Greimas, J. Courtés, *Op. cité*, p. 245.

22 *Ibid.*, p. 95.

à affirmer que ces *organisations modales* font également partie du *parcours narratif* et confirment ce qu'on a déjà dit de la validité et de l'efficacité de la narrativité généralisée. En effet, comme l'affirme Greimas, si la modalité de *faire-faire*, cette forme de manipulation, considérée dans le rapport *dominant/dominé*, «peut définir le gouvernement des hommes, des structures modales comparables peuvent rendre compte tout aussi bien du gouvernement *par* les hommes et *pour* les hommes: c'est dire que le parcours narratif envisagé est une construction formelle, susceptible d'être investie par des idéologies différentes. C'est dire aussi que le parcours narratif, considéré comme tel, est indifférent au type d'actants que sont le Destinateur et le sujet manifesté: Etats, sociétés, groupes sociaux ou individus»²³.

V. EN GUISE DE CONCLUSION

Les modalités de *faire-faire* et de *faire-être* se complètent d'un autre couple de *modalisations translatives* :

- l'être modalisant le *faire*: *la compétence*, et
- l'être modalisant l'être: *les modalités véridictives*.

On peut introduire encore dans la série les modalités du «vouloir», du «devoir», du «pouvoir», du «savoir» et du «croire», susceptibles de régir les énoncés de faire et les énoncés d'état et de nous faire saisir tant les stratégies du Destinateur que les dispositions du sujet. Mais pourquoi cette persévérance à ne pas se départir d'un modèle apparemment si négligeable, si peu philosophique? C'est que, par peur de s'empêtrer dans les métamorphoses de la métaphore et de la paraphrase, la sémiotique veut construire un discours valide, cohérent, ne fût-ce que par rapport à ses présupposés théoriques et méthodologiques.

T. YÜCEL

23 A.J. Greimas, *Op. cité*, in J. Courtés, *Op. cité*, 1976, p. 24.